

Didier Dorne

Charlie

Les mémoires d'un chien

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-8680-5

© Didier Dorne

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse :
août 2020

A Léna, Louise et Anaé

(...) Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.

" Qu'est-ce là ? lui dit-il.

- Rien.

- Quoi ? Rien ?

- Peu de chose.

- Mais encor ?

- Le collier dont je suis attaché, de ce que vous voyez est peut-être la cause.

- Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas où vous voulez ?

- Pas toujours ; mais qu'importe ?

- Il importe si bien, que de tous vos repas je ne veux en aucune sorte et ne voudrais pas même à ce prix un trésor. "

Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

***Le Loup et le chien - Jean de La Fontaine
(Extrait)***

SOMMAIRE

Comment tout débuta.....	2
L'adoption.....	5
Une nouvelle famille.....	12
L'escapade.....	19
Seul au monde.....	29
Joe Black.....	35
D'illustres ancêtres.....	42
La vieille usine.....	50
La fuite.....	61
Révélations.....	67
Léopold.....	77
Des visions très différentes.....	89
La faim.....	98
Le poulailler.....	104
L'accident.....	113
Le vieux Jack.....	124
Un nouveau départ.....	139
Emprisonné.....	147
Diégo et ses chiens.....	151
Un âne philosophe.....	161
Le spectacle.....	169
L'école des chiens.....	177
Une bagarre inévitable.....	183

Convalescence.....	192
Le drame.....	199
Nouvelles résolutions.....	209
Une rencontre inattendue.....	218
Gustin et Lily-Rose.....	232
A propos de l'amour.....	248
Cannelle.....	259
Un sentiment perturbant.....	266
La communauté.....	271
Un projet insensé.....	279
Un bel été.....	285
Le bain.....	291
Un adieu douloureux.....	297
A nouveau sur la route.....	307
Retour à la maison.....	314
Marie.....	319
Des souvenirs intacts.....	328
Au soir d'une longue vie.....	334
Quand l'oiseau quitte son nid.....	343
Les forêts lointaines.....	349

Comment tout débuta

Charlie est le nom que m'a donné une petite fille il y a bien longtemps. Cela fait bientôt douze ans maintenant. Les gens disent que pour calculer l'âge humain d'un chien il faut multiplier le nombre des années qu'il a vécues par sept, c'est vous dire si je suis vieux.

Je suis né dans une maison dont je n'ai gardé que peu de souvenirs. Je me rappelle d'une pièce vaste et sombre dont les contours étaient à peine perceptibles à mes yeux de nouveau-né. Un endroit qui possédait une odeur de cuir et emplie de bruits étranges. Je me souviens surtout d'un grand panier d'osier dans lequel je passais le plus clair de mon temps à dormir, blotti contre le ventre doux et chaud de ma mère en compagnie de mes frères et sœurs.

Maman était une Labrador Retriever de pure race. Ses ancêtres avaient travaillé pour les marins pêcheurs d'un pays lointain avant de migrer vers les terres britanniques et de conquérir l'Europe continentale. Ils y avaient prospéré durant plusieurs décennies et notre mère disait, non sans une certaine fierté, que nous étions issus d'une noble lignée. Nous aurions pu connaître la vie de château si le monde n'avait pas

traversé une période de crises et de bouleversements. Je ne suis pas en mesure de vous en donner le détail mais je sais qu'à un moment de son histoire, notre famille avait dû se résoudre à rejoindre des maîtres moins fortunés. Au moment où je suis né nous vivions donc plus modestement que nos aïeux mais cela ne nous empêchait pas d'être heureux. Maman était la douceur personnifiée. Elle exhalait un parfum chaud et sucré comme le caramel qui reste encore gravé dans ma mémoire. En bonne mère qu'elle était, elle prodiguait avec amour les soins nécessaires aux petits chiots que nous étions, nous gratifiant de tendres coups de langues tandis que nos museaux aveugles se disputaient avec maladresse les faveurs des mamelles maternelles.

Lorsque les plus hardis d'entre nous osèrent s'aventurer en dehors du panier d'osier, elle resta toujours à leurs côtés, surveillant leurs moindres gestes afin de les protéger des dangers inconnus qui les guettaient. Il faut dire que durant l'âge heureux de notre tendre enfance, le moindre objet était un prétexte de découverte et nous nous faisons un devoir de mordiller tout ce que nous rencontrions afin de tester les nouvelles matières. Les bouteilles en plastique, les bouchons de liège ou les chiffons qui se trouvaient sur notre chemin restaient rarement indemnes car il nous fallait vérifier s'ils étaient comestibles et il est fort à penser que certains se seraient étouffés ou électrocutés sans l'étroite vigilance de notre mère. Lorsque l'un

d'entre nous s'attaquait à une prise électrique, tentait de planter ses petits crocs dans les pieds d'une chaise ou mordillait avec un peu trop de vigueur un frère ou une sœur plus timorée, elle n'hésitait cependant pas à le bousculer à l'aide de son museau pour lui faire comprendre qu'il s'agissait là d'un comportement inapproprié.

Au jeu de l'explorateur et des bêtises, je dois dire que je n'étais pas le dernier. Je garde encore le souvenir cuisant du jour où j'avais sauté dans le tissu d'un double rideau pour y planter mes petites dents acérées. Je me suis retrouvé en train de balancer piteusement au bout de l'étoffe et incapable de m'en dégager sans l'intervention du maître des lieux, ce qui m'a valu ma première tape sur les fesses. Mais c'était ainsi, dès que j'ai pu marcher, j'ai ressenti le besoin d'aller explorer le monde. Comprenez-moi bien cependant, par le mot « monde » j'évoque l'unique pièce dans laquelle mes frères et moi étions autorisés à gambader car durant les premiers temps de ma vie, je pensais que l'univers tout entier se limitait à cet endroit et je ne soupçonnais pas l'ombre d'un instant l'existence d'un monde extérieur.

L'adoption

Pour les humains, il semble naturel de côtoyer pères, mères, frères et sœurs tout au long de l'existence. Même si parfois la distance les sépare, la plupart d'entre eux éprouvent la nécessité de rester en contact avec leur famille tout au long de leur vie. Comme nous, les hommes ont depuis toujours un grand appétit pour la vie en collectivité. Cependant, ainsi que je devais rapidement m'en apercevoir, ce qui est possible pour les humains ne l'est pas forcément pour les chiens.

Comme la plupart de mes semblables, je n'ai pas connu mon père et j'ai été séparé de ma mère alors que je n'étais âgé que de quelques semaines. Aujourd'hui encore, je garde intacte la nostalgie des précieux et rares instants que j'ai vécus à ses côtés. « *L'homme est le meilleur ami du chien* » répètent souvent mes congénères et je ne doute pas un instant que cela soit vrai car les humains nous élèvent et nous nourrissent, ils nous procurent affection et caresses. Ils doivent donc bien nous aimer pour cela, mais avouez tout de même que le comportement qu'ils ont à notre naissance est bien étrange. Qu'y a-t-il en effet de plus terrible que de séparer un enfant de sa mère alors que celui-ci n'est encore qu'un bambin ?

La première fois que j'ai vu un tel fait se produire, c'est l'un de mes frères qui en fut la victime. Ce jour-là,

notre fratrie était toute excitée car nos maîtres recevaient la visite d'étrangers et nous venions de découvrir pour la première fois que des êtres vivaient dans un « ailleurs » dont nous n'avions jusqu'alors jamais soupçonné l'existence. Il s'agissait d'un couple âgé à l'aspect fort respectable. Le monsieur nous observa longuement puis nous prit tour à tour dans ses mains pour nous examiner attentivement, comme s'il cherchait une étiquette indiquant un label sous notre pelage. Le monsieur et la dame discutèrent tout en nous pointant des doigts, testèrent les réactions de certains d'entre nous, hésitèrent quelques instants, rediscutèrent encore et repartirent finalement en emportant l'un des nôtres. Je n'avais pas compris ce qu'ils s'étaient dit car je maîtrisais encore trop peu le langage humain. Toujours est-il que nous ne devions jamais revoir notre frère.

Ce scénario angoissant se répéta à plusieurs reprises. Après chaque départ notre mère cherchait nerveusement le petit qui venait de nous quitter sous sa couche comme si elle espérait qu'il ait eu l'idée de s'y cacher afin d'échapper au kidnapping. Au final, elle était cependant contrainte d'admettre la triste réalité : ses enfants disparaissaient les uns après les autres. Mieux que nous sans doute, maman comprenait que ce drame était inéluctable mais elle veillait à ne pas montrer son tourment pour ne pas ajouter son angoisse à la nôtre. Après chaque disparition, elle redoublait d'affection

pour ceux qui restaient et nous n'étions jamais rassasiés de ses gestes tendres. Nous nous bousculions contre ses flancs pour profiter de la moindre miette du temps qu'il nous restait à passer ensemble, comme si nous étions tous engagés contre notre gré dans une course que nous savions perdue d'avance.

J'ai vite repéré que les ravisseurs de chiots s'intéressaient généralement au plus joueur ou à celui qui paraissait le plus vigoureux. Par conséquent j'ai décidé de prendre un air renfrogné et boudeur lorsque de nouveaux visiteurs se présentaient. Je restais au fond de mon panier et refusais tout contact avec eux, simulant une nature maussade et un caractère désagréable. Lorsque l'un d'entre eux poussa la curiosité jusqu'à me prendre contre lui, je décidai de me soulager du contenu de ma vessie. Il me redéposa immédiatement et déguerpit plus vite qu'il n'était venu, sans doute pour tenter de sauver le beau pull en cachemire que je venais de souiller. Ce stratagème fonctionna si bien que peu de temps après le début de cette série de rapt je suis resté le dernier auprès de ma mère. Les personnes qui se sont présentées ensuite m'ont observé dubitativement plusieurs minutes et ont fini par conclure qu'une maladie orpheline ou qu'un atavisme dégénérescent était à l'origine de mon comportement. Ils ne tenaient pas à investir leur argent dans l'acquisition d'un chien souffreteux à l'espérance de vie aléatoire et sont repartis bredouilles.

Je croyais qu'il me serait possible d'échapper définitivement aux ravisseurs et je commençais à me réjouir à l'idée de pouvoir passer ma vie entière auprès de ma mère lorsque de nouveaux visiteurs se présentèrent.

Il s'agissait d'un jeune couple accompagné d'une petite fille à l'odeur vanillée. Alors que je restais mollement étendu sur le coussin, adoptant comme à mon habitude l'attitude la plus flasque possible, elle s'accroupit et commença à me caresser. Penchés au-dessus d'elle, ses parents me contemplèrent et furent aussitôt envahi d'un doute. « *Ce petit animal était sans doute très malade pour rester aussi inerte et insensible aux caresses de leur fille* » Ils se regardèrent pour décider qui allait prendre la parole, et ce fut finalement le père qui se lança :

- Marie, ce chiot ne me semble pas en bonne santé, regarde comme il est tout avachi.

- Oh mais non, papa, c'est normal c'est encore un bébé ! Regarde comme il est trop mignon ! rétorqua Marie du tac au tac, pressentant qu'il fallait opposer un engouement à la hauteur du scepticisme paternel. Ce dernier lança une œillade à sa femme pour l'appeler discrètement à la rescousse. La maman de Marie qui avait tout d'abord froncé les sourcils en me voyant, souriait maintenant béatement à la vue de sa petite fille en train de me câliner. Elle sursauta et tenta pourtant

dans un élan de solidarité, d'appuyer les propos de son mari :

- Tu sais ma chérie, je crois que papa a raison. Ce petit chien ne semble pas en très grande forme.

- Mais maman, c'est juste qu'il est encore tout petit ! Nous allons le soigner et le nourrir pour qu'il prenne des forces et puis je vais bien m'occuper de lui ! Papa, maman, vous m'aviez promis ! S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! S'il vous plaît !

La gamine s'était relevée en joignant les mains contre son cœur comme dans une prière et implorait ses parents du regard. Au-dessus de ses grands yeux bleus, des sourcils blonds affichaient un arc de cercle parfait et sous son nez en trompette, une promesse de bisou était suspendue au bout de ses lèvres.

Cette petite Marie se montrait décidemment très persuasive. J'étais parfaitement conscient de ce qui me pendait à la truffe si ses parents venaient à craquer et je surveillais la scène du coin de l'œil avec une angoisse grandissante. Lorsque la mère a relevé la tête et cherché avec insistance le regard de son mari, j'ai immédiatement su qu'elle venait de céder. C'était un peu comme si elle tenait à ce que ce soit lui qui annonce une décision dont dépendait le bonheur de leur fille. Elle se taisait pour lui donner l'illusion qu'il avait encore le choix et ne pas mettre en péril l'égo du mâle de la famille mais elle se taisait surtout par générosité pour qu'il puisse endosser tout le crédit qu'une telle

décision ne manquerait pas de lui donner aux yeux de leur fille. Il y avait dans son silence autant d'amour que d'abnégation et je sentais qu'elle utilisait là une force mystérieuse d'une puissance irrésistible. Malgré tout, je voulais continuer à croire que l'homme serait capable de résister et je priais pour qu'il soit fort mais ce n'était pas facile maintenant que les regards de sa femme et sa fille étaient droit braqués sur lui. Ainsi que j'allais le découvrir moi-même plus tard à mes dépens, les deux diabesses utilisaient l'un des pouvoirs les plus puissants de l'univers, un pouvoir auquel hommes et chiens sont assujettis de la même façon, même s'ils rechignent souvent à l'avouer : le pouvoir féminin. Il m'a observé en grimaçant pendant quelques instants car la décision que sa raison lui commandait était en opposition avec celle que lui dictait son cœur. Il était tendu comme un arc, tiraillé entre l'envie de céder et la volonté de se montrer ferme mais la belle assurance paternelle ainsi que tous mes espoirs s'effritaient à vue d'œil.

Comme pour soulager son pauvre mari de la pression qu'il subissait, la dame posa une main sur son avant-bras et lui adressa un sourire. A cet instant précis j'ai compris que la petite fille venait d'emporter la partie.

- Bon, bon, grommela le père, vaincu. C'est d'accord, on le prend, mais à la seule condition d'avoir

la garantie d'un remboursement dans le cas où il ne survivrait pas.

A peine avait-il achevé cette phrase que la petite Marie s'est précipitée dans ses bras. Durant plusieurs minutes, ce ne furent que cris et embrassades. L'effusion de joie fut telle qu'elle parvint même à dérider le père. Quant à moi qui venais de faire l'objet d'une transaction marchande assortie d'une garantie sur mon espérance de vie, je profitai de ce moment d'inattention pour aller me cacher sous les flancs de ma mère, espérant encore échapper à l'adoption. Néanmoins, ce qui devait arriver arriva et je sentis bientôt des mains me soulever tout tremblant au-dessus de notre couche. Tandis que j'étais pétris d'angoisse et emmené vers l'inconnu par des bras étrangers, j'ai bataillé ferme à l'aide de mes petites pattes pour pouvoir dégager mon museau de l'étoffe d'un manteau. En tendant le cou au-dessus d'une épaule, j'ai pu croiser une dernière fois le regard résigné et aimant de celle qui m'avait mis au monde.

C'est la toute dernière image que je devais avoir de ma mère

Une nouvelle famille

Dans mon malheur, j'ai eu la chance d'être accueilli dans une maison bienveillante et dans laquelle la nourriture était abondante. Ma nouvelle famille s'est montrée fort affectueuse à mon égard et a fait de son mieux pour calmer mes angoisses. Je pensais souvent à ma mère et me demandais s'il me serait permis de la revoir un jour. Souvent, je me blottissais contre mes nouveaux maîtres pour retrouver à leur contact un peu de cette chaleur qui rassure et reconforte les chiots, cependant ils n'avaient pas la même odeur que maman et malgré leur bonne volonté elle a continué de me manquer terriblement durant les premières semaines. Mais heureusement, il est peu de douleur que le temps ne sait soulager et qu'ils soient humains ou chiens, les enfants ont cette fantastique faculté de savoir s'adapter à l'existence qui leur est imposée. Tandis que je découvrais la mienne, toute nouvelle, ma peine s'est peu à peu estompée et j'ai réussi à retrouver ma joie de vivre.

De tous les humains que je côtoyais, Marie était de loin celle qui passait le plus de temps à jouer avec moi. C'était une petite fille rieuse et charmante qui n'avait de cesse de me câliner tout en me racontant des histoires, si bien que j'en suis assez rapidement arrivé à comprendre l'essentiel du langage humain. Elle devint

rapidement ma confidente et ma meilleure amie. Lorsqu'elle s'absentait, je passais le plus clair de mon temps dans la cuisine où mes maîtres avaient installé mon panier, attendant avec impatience son retour de l'école. Jeanne, sa maman, était une excellente cuisinière. J'adorais les moments durant lesquels elle se trouvait aux fourneaux. Je les passais généralement dans ses jambes, la truffe dressée vers le plafond pour profiter pleinement des appétissants fumets qui envahissaient la pièce et se substituaient au parfum fleuri qui imprégnait ses vêtements. Des trois humains qui occupaient notre maison, Paul était sans doute le plus sévère. Lorsqu'il m'arrivait de faire une bêtise, il était le premier à hausser le ton pour me gronder. Il projetait des effluves de bois et de tabac lorsqu'il parlait et la tonalité grave de sa voix m'impressionnait beaucoup. Il m'avait clairement interdit l'accès à certaines pièces ainsi que la possibilité de me coucher sur les fauteuils ou le canapé pourtant très confortables. Lorsqu'une situation ne lui convenait pas, je le comprenais à sa façon de froncer le nez et je veillais dans ce cas à me faire tout petit. Lorsqu'il était contrarié, je m'approchais de lui avec la tête basse et je me mettais à lui lécher les mains ou toute partie de son corps à ma portée. C'était ma façon de lui montrer que je reconnaissais son autorité et je le faisais d'autant plus volontiers que je ressentais qu'il avait besoin d'être rassuré quant à son rôle de chef dans notre famille. Généralement, il se laissait approcher et avait tôt fait de

me gratter la bedaine si je me couchais à ses pieds. En définitive, le papa de Marie était un bon chef de clan. Sous son aspect parfois sévère, Paul cachait une âme sensible et un cœur tendre, et s'il m'arriva parfois de faire des sottises, jamais il ne leva la main sur moi.

Un dernier personnage faisait partie de notre famille. Lorsque je l'ai vu pour la première fois, et bien que son odeur fût âcre et dérangeante, j'ai tout d'abord cru qu'il s'agissait d'un chien car il se déplaçait à quatre pattes et était recouvert de poils, tout comme moi. Lorsque je me suis approché de lui la queue frétilante afin de faire connaissance, il s'est figé comme une statue et a émis un feulement qui n'appartenait pas à mon vocabulaire. A la vue de son poil hérissé et de sa gueule ouverte, j'ai compris qu'il m'invitait à garder mes distances. Un peu décontenancé, j'ai tout de même tenté de l'approcher et je lui ai adressé un jappement joyeux et aigu pour l'inviter à jouer avec moi. Mes aïeux ! Si vous aviez vu sa réaction ! En moins de temps qu'il n'en faut pour l'aboyer, j'ai reçu un magistral coup de griffe sur le museau. Le geste avait été si rapide que je n'avais rien vu venir. Une goutte de liquide rouge s'est mise à grossir sur ma truffe. Tandis que Marie accourait pour prendre ma défense et faire fuir mon agresseur, je me suis mis à lécher ce liquide et j'ai reconnu à son goût métallique qu'il s'agissait de sang, mon propre sang. C'est dans ces circonstances que j'ai fait la connaissance de Mistigri.

Les jours qui ont suivi, j'ai passé le plus clair de mon temps à observer l'étrange animal, fasciné par l'adresse incroyable dont il faisait preuve en toutes circonstances. Outre sa rapidité phénoménale, Mistigri était d'une souplesse remarquable, capable de bondir d'un meuble à un autre, de grimper sur les toits et d'atteindre les plus hautes branches des arbres pour poursuivre les oiseaux imprudents. Il escaladait et descendait les murs avec une facilité déconcertante et pouvait marcher en équilibre sur le tranchant d'une clôture, tel un véritable funambule. Mistigri était également un redoutable chasseur et il n'avait pas son pareil pour capturer les souris qui avaient l'audace de traverser notre jardin ou attraper les mouches en plein vol. J'avais beau tenter de l'imiter, je n'arrivais pas à sa cheville dès lors qu'il s'agissait d'équilibre, d'adresse ou de rapidité. Je suis arrivé à la conclusion que pour avoir de telles performances, Mistigri avait dû être l'élève d'une école d'acrobatie ou d'arts martiaux et qu'à moins de devenir moi-même le disciple d'un grand maître, il ne me serait en aucune manière possible de lui faire concurrence. Au-delà des qualités que je viens d'évoquer, Mistigri pouvait également se révéler assez sournois, notamment avec ses proies qu'il approchait avec lenteur et dans un silence absolu avant de fondre sur elles sans leur laisser aucune chance. Il avait un don inné pour la dissimulation et pouvait surgir brusquement au moment où vous vous y attendiez le moins. A partir de notre rencontre, je veillais donc à

garder mes distances avec lui, toujours sur mes gardes en sa présence et pas tout à fait tranquille lorsque je ne l'avais pas en point de mire.

Il se passa donc un certain temps avant que notre relation plutôt froide et distante, il faut bien l'admettre, n'évolue vers une certaine complicité. Cette fois, ce fut lui qui prit l'initiative. Comme tous les sportifs de haut niveau, Mistigri accordait beaucoup d'importance à la récupération et passait une grande partie de son temps à dormir. Il avait pris ses quartiers dans le salon, à l'intérieur d'une boîte perchée au sommet d'une sorte d'arbre artificiel que nos maîtres avaient placé volontairement loin de mon panier. Aussi, quelle n'a pas été ma surprise le jour où Mistigri s'est avancé vers moi avec nonchalance pour venir se coucher entre mes pattes !

S'agissait-il d'une stratégie visant à m'intimider ? Avait-il décidé de m'exproprier ? A ce moment de ma vie je n'étais déjà plus le petit chiot tout à fait inexpérimenté des débuts. J'avais déjà bien grandi et j'étais devenu à n'en pas douter plus costaud que lui. Je tenais beaucoup à mon panier et j'étais prêt à le défendre mais je savais qu'avec Mistigri la seule force ne suffisait pas. Mistigri était un expert dans l'art du combat rapproché et je redoutais plus que jamais ses griffes acérées. Persuadé de l'imminence d'une attaque, j'ai relevé la tête lentement et je suis resté aux aguets, n'osant plus faire un geste. Au bout de quelques minutes, un ronronnement régulier s'est fait entendre et

j'ai eu l'immense surprise de constater que Mistigri venait de s'endormir !

A force de rester ainsi immobile, mes muscles commençaient à se tétaniser. Il fallait absolument que je bouge mais je ne tenais pas à le réveiller car je craignais sa réaction. J'ai alors reposé avec précaution ma tête sur ma patte et c'est ainsi que j'ai fait pour la première fois la sieste avec un chat. Cet événement a été pour nos maîtres un motif de joie et de satisfaction inexplicable. A tous les gens qu'ils rencontraient, ils exhibaient des photos prises alors que Mistigri et moi étions en train de dormir. Je m'agaçais de voir notre intimité ainsi exhibée aux yeux des étrangers tandis que nos maîtres se félicitaient d'être les témoins d'une si cordiale entente entre chien et chat. Pour sa part Mistigri semblait complètement indifférent à cet enthousiasme excessif, si bien que j'en vins à me demander si je ne prenais pas cette situation un peu trop à cœur. Malgré mon irritation, je veillai donc à garder bonne figure afin de ne pas gâcher le plaisir de mes maîtres. Heureusement, avec l'habitude, plus personne ne prêta bientôt plus attention à l'amitié qui venait de naître entre le chien et le chat de la maison. Elle était devenue naturelle. Mistigri appréciait de plus en plus la chaleur de mon panier et se frottait continuellement à moi, tant et si bien que je m'étais peu à peu habitué à l'odeur fauve des phéromones qu'il déposait sur mon pelage.

Comme vous pouvez vous en douter, les jours que j'ai vécus en compagnie de mes maîtres et de Mistigri furent parmi les plus heureux de ma vie. Depuis ma séparation avec ma mère, j'étais enfin redevenu pleinement heureux. Je nageais dans un bonheur qui me semblait immuable et j'étais très loin de me douter du vilain tour que le destin allait me jouer.

L'escapade

L'événement que j'évoque s'est produit alors que je venais à peine de dépasser mon premier anniversaire. Durant plusieurs jours, une excitation inhabituelle avait régné dans notre maison et Jeanne fourrageait dans les placards tout en emplissant des valises tandis que Paul s'affairait sur une curieuse maisonnette à roues que notre famille conservait à l'abri d'une remise tout au bout du terrain. Un matin, Paul et Jeanne ont accroché cette maisonnette à la voiture et nous avons pris la route tous les quatre avec Marie, en laissant Mistigri seul à la maison.

Tout petit, j'avais très peur des voitures. Comme je les voyais se déplacer dans les rues avec des humains à l'intérieur, je pensais qu'il s'agissait d'animaux gloutons capables de les ingurgiter tout entier et qui avale un humain peut avaler un chien ! Comme dans beaucoup d'autres circonstances, Marie avait su me rassurer et je m'étais résigné à y grimper à ses côtés. En observant Paul au volant j'avais vite compris qu'à défaut animaux, il s'agissait en fait de machines que les humains avaient dressées, comme nous, à leur obéir.

Ce jour-là, le trajet a duré beaucoup plus longtemps qu'à l'accoutumée. Nous avons roulé une bonne partie de la journée et nous nous sommes arrêtés en fin d'après-midi sur un terrain herbu où se trouvaient

d'autres maisons sur roulettes. Paul et Jeanne ont détaché la nôtre de la voiture et l'ont poussée pour la placer sous un grand chêne. Tout en jouant avec Marie, j'observais du coin de l'œil mes maîtres occupés à monter un auvent sur la maisonnette. Cela paraissait compliqué et Paul poussait de nombreux jurons en essayant d'assembler des tubes qu'il faisait ensuite passer dans la toile. Je pris soin de rester à l'écart du chantier, sachant qu'il valait mieux ne pas traîner dans ses pattes à ce moment-là. Après ça, ils ont installé une table et des chaises ainsi qu'une petite armoire et un réchaud. Ils ont ensuite sorti du coffre de la voiture des victuailles, des torchons, des ustensiles de cuisine et toutes ces choses qui traînent habituellement dans une maison, ce qui m'a laissé penser que nous nous apprêtions à rester un certain temps. Lorsque Jeanne a placé un coussin et une gamelle dans l'auvent, au pied de la maisonnette je suis allé les renifler pour m'assurer qu'il s'agissait des miens et c'était bien le cas. J'étais heureux de les retrouver mais j'étais également en proie à de nombreuses interrogations : qu'est-ce que tout ce chambardement signifiait ? Un brin d'air iodé filait dans le vent et tout en humant la brise pour tenter d'en apprendre davantage sur l'endroit où nous venions de poser nos bagages, je me posais ces questions :

« Pourquoi avons-nous quitté notre maison ? »

« Mes maîtres avaient-ils décidé de vivre ici ? »

« Pourquoi Mistigri n'était-il pas venu avec nous ? »

Cette rupture dans mes habitudes et mon quotidien était une source d'incompréhension et d'inquiétudes. Durant les jours qui ont suivi, je m'étonnais de voir Paul et Jeanne si détendus. Notre nouvelle demeure était assurément moins grande et moins confortable que la précédente et je ne parvenais pas à comprendre ce qui les rendait aussi heureux.

Cela étant, l'endroit était plutôt charmant. Il ressemblait à un village de maisonnettes posées dans un grand jardin parsemé d'arbres et bordé de prairies odorantes. Je comprenais fort bien que les humains puissent s'y sentir bien, allant et venant gaiement sur les chemins et vaquant à leurs occupations avec un sourire accroché aux lèvres, mais j'enrageais de ne pas être autorisé à en faire autant.

- Si tu emmènes Charlie en promenade, veille à bien le tenir en laisse, avaient répété Jeanne et Paul à la petite Marie.

Je me baladais donc la truffe au sol en tirant sur ma laisse comme un assoiffé à la recherche d'une flaque d'eau, avide d'aller analyser de plus près la kyrielle d'odeurs nouvelles qui parvenaient jusqu'à mes narines. Mais pour un chien tenu en laisse la chose n'est pas aisée. Le maître, dont le nez n'est pas aussi délicat que celui de son chien, ne comprend pas toujours pourquoi ce dernier lui demande avec un regard implorant de faire un détour pour un endroit qui à ses yeux ne

présente aucun intérêt. C'est là d'ailleurs l'un des principaux motifs d'incompréhension entre chiens et humains. Heureusement, Marie était une petite maîtresse adorable. Elle céda à la plupart de mes caprices et si ce n'était pas le cas, je profitais de ma force et du fait qu'elle n'était encore qu'une enfant pour l'entraîner derrière moi tout en prenant garde cependant de ne pas la faire tomber. Elle prenait cela comme un jeu et tentait de résister quelques secondes en tirant de ses deux mains sur ma laisse avant de se laisser aller en riant aux éclats. Nous nous retrouvions alors à courir et à nous amuser tous les deux comme des petits fous. Pourtant, malgré ces bons moments, je ne pouvais m'empêcher de penser que ma qualité de vie s'était largement détériorée. Quelle mouche avait donc piqué mes maîtres pour décider un tel déménagement ? Malgré la bienveillance et l'amitié dont ils faisaient preuve à mon égard, je regrettais amèrement de ne pas pouvoir m'ébattre dans ce nouvel espace en toute liberté comme dans mon ancien jardin. De plus, au-delà de l'espace où étaient rassemblées les maisonnettes, s'étendait un voisinage constitué de vastes prairies qui eut été à ma portée si je n'avais pas été attaché et je fus bientôt obsédé par l'idée d'aller y gambader afin de me dégourdir les pattes.

L'un de mes grands moments de plaisir cependant, c'était lorsque nous nous rendions sur la plage en fin d'après-midi. La vue de cette immensité bleue parvenait pour un temps à faire taire ma nostalgie. Pendant que

Jeanne et Paul se prélassaient sur le sable chaud à l'ombre d'un parasol, j'étais autorisé à accompagner Marie dans l'eau et c'était un vrai bonheur que de jouer dans l'onde rafraîchissante avec ma petite maîtresse. Nous nous amusions à courir dans les vagues et à bondir au-dessus des franges d'écume blanche. Marie prenait un malin plaisir à disparaître sous les eaux et je me laissais surprendre lorsque qu'elle réapparaissait, crevant la surface un peu plus loin. Elle était une bonne nageuse, mais nous découvrîmes que je l'étais plus encore. Souvent, Marie s'accrochait à mon collier et je l'entraînais dans mon sillage en battant l'eau de mes pattes vigoureuses, encouragé par ses cris de joie. Lorsqu'elle se mettait à greloter et que ses lèvres étaient rendues bleues par son séjour prolongé dans l'eau, il fallait que Jeanne intervienne pour faire cesser le jeu, sinon nous aurions pu y passer toute l'après-midi. Lorsque nous remontions sur la plage, fourbus et heureux, j'allais m'ébrouer près de Paul, rien que pour le faire râler et surtout pour entendre à nouveau le rire cristallin de Marie s'élever jusqu'aux mouettes. Par principe, Paul me grondait et se mettait même parfois à me poursuivre sur le sable. Bien entendu il n'avait aucune chance de me rattraper et lorsqu'il devait s'arrêter, tout essoufflé, je revenais vers lui docilement en battant de la queue pour le remercier de s'être prêté à ce petit jeu. Après tous ces jeux venait le moment du goûter. Chose exceptionnelle, j'avais le droit, de partager des biscuits avec Marie et je me lèche encore

les babines aujourd'hui rien qu'à ce souvenir. Bien entendu, ma petite maîtresse prenait bien plus de temps que moi pour les avaler. Lorsque j'avais englouti le mien, je l'observais déguster le sien en trépignant d'impatience jusqu'au moment où elle plongeait à nouveau sa menotte dans le paquet pour m'en donner un autre.

Malheureusement, il arrivait toujours un moment où Jeanne et Paul se levaient pour remballer le matériel. Malgré les protestations de Marie qui serait restée là jusqu'à la nuit, je savais que l'heure était venue de repartir. Nous reprenions alors la route de notre roulotte où je retrouvais ma longe et mon tapis.

Après plusieurs jours de ce régime, j'ai senti un vent de révolte poindre en moi. Malgré tout l'amour que j'éprouvais pour mes maîtres, je trouvais injuste d'être ainsi continuellement attaché.

J'étais allongé sur mon tapis, attendant que la fraîcheur du soir vienne nous soulager de la canicule, lorsqu'une idée prit forme dans mon esprit : « Et si je décidais de m'accorder quelques heures de liberté ? » Après tout, lorsque nous étions dans notre ancienne maison, Mistigri allait régulièrement se promener dans les jardins ainsi que sur les murs et les toits des maisons voisines. S'il était autorisé à s'échapper pour quelques heures, pourquoi pas moi ? Si ma condition de chiot avait conduit mes maîtres à me surprotéger durant ma

première année d'existence, ils devaient maintenant se rendre compte que je n'étais plus un bébé ! J'avais atteint ma taille adulte et j'étais devenu un solide gaillard pesant dans les trente-cinq kilos tout à fait capable de se débrouiller et de se défendre. Il était tout à fait naturel que j'aspire à une plus grande autonomie. La nuit me semblait le moment idéal pour mettre à l'œuvre mon projet et j'ai donc attendu qu'elle soit complètement tombée et que mes maîtres soient profondément endormis pour entreprendre de ronger ma longe. La corde à laquelle j'avais été attaché depuis notre arrivée ne résistât pas bien longtemps et je fus presque étonné de me retrouver soudain aussi libre que Mistigri.

Je n'ai pratiquement pas vu passer la journée qui a suivi tellement j'étais absorbé par les découvertes que je faisais. J'ai passé le plus clair de mon temps à trotter avec l'insouciance de mon jeune âge, la truffe collée au sol, captant, mémorisant et répertoriant toutes les odeurs inconnues que je rencontrais. J'ai cheminé ainsi durant des heures au hasard des effluves que je reniflais et sans me tracasser une seule seconde du chemin que j'empruntais, prenant seulement la précaution de m'écarter des humains que je croisais car j'éprouvais encore à cette époque une certaine timidité envers les étrangers.

Le hasard m'a conduit dans un vaste pré où j'ai passé un certain temps à courir après les papillons,

fauchant au passage des bouquets de thym, de romarin et de sarriette. Je pourchassais les lézards qui se chauffaient sur les pierres sèches tout en me délectant d'un patchwork de senteurs aromatiques et anisées que je découvrais pour la première fois. En fin d'après-midi, mes pas m'ont conduit à proximité d'un ruisseau dans lequel je me suis abondamment désaltéré avant de m'étendre sur un tapis d'aiguille à l'ombre d'un grand pin qui embaumait la résine. Ah mes amis ! C'était le bonheur, le vrai ! J'avais l'impression d'être le roi du monde et j'étais persuadé que rien ne pouvait désormais plus m'atteindre. Si seulement Mistigri avait pu me voir profiter ainsi de ma nouvelle liberté, comme j'aurais été fier !

Cependant, le soir commençait déjà à tomber et de gros nuages noirs s'amoncelaient sur l'horizon, mettant un terme à la croyance que je m'étais faite, selon laquelle le ciel était toujours bleu dans ce pays. Un gargouillement dans mon estomac est venu me rappeler que je n'avais rien avalé de la journée et une douce mélancolie m'a envahi à la pensée de mon écuelle toujours abondamment garnie. J'étais en train de me dire qu'il était peut-être temps de rentrer lorsqu'un grondement terrible s'est fait entendre. Apeuré, j'ai tourné la tête de tous côtés, persuadé qu'un danger imminent me guettait, mais je fus incapable de déterminer la direction dans laquelle je devais fuir. Tandis que l'atmosphère s'assombrissait, l'air s'est empli d'un parfum électrique et menaçant. De grosses

gouttes de pluie se sont mises à cribler le sol, éveillant un concert de notes sourdes et d'exhalaisons terreuses qui remontaient du sol. A cet instant précis, j'ai repensé à la douceur vanillée et sucrée de ma petite maîtresse. Alors que je n'avais pas songé à elle de toute la journée, j'aurais donné tous les os du monde pour que Marie soit à mes côtés ! Une ondée puissante, telle que je n'en avais jamais vue a soudain balayé la prairie et chassé la chaleur accablante qui régnait. Mon insouciance céda le pas à l'anxiété. Lorsque le premier éclair déchira le ciel et qu'un grondement lugubre résonna dans le ciel, ma peur se transforma en véritable terreur. Moi qui étais si fier un instant auparavant, je me sentais soudain complètement perdu. J'étais persuadé qu'en fuguant, j'avais déclenché le courroux d'une divinité impitoyable et que la fin du monde était proche.

Un déluge s'est abattu sur moi et j'ai couru vers une petite falaise pour me réfugier sous le surplomb d'un rocher depuis lequel j'ai pu assister au déchaînement des éléments. Quelle nuit ce fut mes amis ! L'orage, d'une intensité exceptionnelle, tourna au-dessus de moi, si bien que je fus incapable de quitter ma cachette. Je suis resté éveillé toute la nuit, résigné et grelottant, redoutant le moment inévitable où les dieux du ciel décideraient d'abattre leur colère sur moi. Aussi, lorsqu'au petit matin le ciel s'est éclairci et que le soleil est réapparu, j'étais fort surpris d'être encore en vie. J'hésitais cependant encore à sortir de mon abri. La divinité vengeresse n'attendait peut être que ce moment

pour surgir du néant et me punir. Par ailleurs, l'absence de sommeil et la peur m'avaient tellement épuisé que j'ai décidé de me laisser aller à un petit somme. Lorsque je me suis éveillé, la journée était déjà bien avancée. Dans le ciel toute trace de l'orage avait disparu et j'ai su que le moment était venu de rejoindre ma famille. Malgré toute l'eau qui était tombée, je pus retrouver assez facilement ma trace jusqu'à l'endroit où se trouvait notre nouvelle habitation.

Lorsque je suis arrivé sur l'emplacement où se tenait normalement notre maisonnette, je me suis arrêté net, frappé de stupeur, car il n'en restait plus que les traces jaunies sur la pelouse rase.